

**Rapport du directeur (co-directeur dans le cadre d'une cotutelle)
sur la thèse de Věra Soukupová**

***La construction de la réalité historique chez le chroniqueur Jean Froissart
(Konstrukce historické reality v díle kronikáře Jeana Froissarta)***

Université Charles de Prague, Faculté des Lettres, Département d'Histoire tchèque, 470 p.

Comme objet de recherche des historiens et des spécialistes de la littérature médiévale, les *Chroniques* de Jean Froissart ne constituent point un terrain vierge. D'ailleurs, toute une série de thèses rédigées dans des langues diverses leur a été consacrée. Věra Soukupová affirme elle-même avoir suivi les pas de chercheurs qui s'étaient efforcés de réhabiliter cet auteur du XIV^e siècle, en d'autres termes, de ceux qui s'étaient refusés à se limiter à la critique des inexactitudes et du regard naïf que Froissart aurait projeté sur le monde.

Je considère légitime, comme l'auteur de la thèse l'a fait, d'inclure dans l'introduction de son texte un aperçu de l'historiographie concernant l'œuvre de Froissart qui, étant donné l'ampleur de la bibliographie froissartienne, ne devait qu'être partiel. En principe, je partage l'opinion de l'auteur que dans le passé, ce furent plutôt des spécialistes de littérature qui furent davantage sensibles à la valeur des *Chroniques*, quoique la caractérisation de Froissart comme « chroniqueur si longtemps moqué par les historiens modernes » me paraisse un peu trop tranchée.

L'auteur de la thèse annonce les principaux objectifs de son travail à la page 23 : il s'agit de saisir Jean Froissart comme un « individu social », c'est-à-dire comme un auteur unique et à la fois subissant une évolution en fonction du contexte culturel concret. Dans cette perspective, elle a adopté une décision pertinente, à mon sens, de confronter certains passages des *Chroniques* avec la poésie de Froissart. Je ne pense pas en effet que les historiens « classiques » auraient aplati de façon générale l'interprétation des *Chroniques* en les envisageant comme « un miroir exact des événements » (p. 11). Je perçois un plus grand problème dans le fait de n'avoir pas pris en considération les poèmes et le roman arthurien de cet auteur, ayant été convaincu que l'étude de ces œuvres n'entraîne pas dans le domaine des historiens.

La deuxième partie de sa thèse est consacrée aux divers aspects de la relation que Froissart noue avec son propre texte. L'auteur a décidé de se concentrer sur les différentes formes de la présence auctoriale dans les *Chroniques*. La troisième partie se préoccupe d'un autre aspect fondamental à travers lequel Froissart relie son récit avec la réalité historique : les sources du récit qui sont traitées du point de vue de leur mise en scène. Věra Soukupová avoue que cette approche pourrait sembler « de prime abord trop littéraire » (p. 23). En ce sens, je voudrais lui poser la question à laquelle elle peut répondre au cours de cette soutenance : où l'auteur de la thèse voit-elle la frontière entre une approche littéraire et historique vis-à-vis de l'œuvre chroniqueuse médiévale?

La quatrième partie de la thèse est vouée à la problématique de la reconstruction de la réalité historique. Après avoir posé quelques fondements méthodologiques, l'auteur formule à la page 27 un autre objectif important de ses recherches : l'étude de la réécriture du livre I des *Chroniques*. Ainsi a-t-elle décidé de contribuer à ce problème très épineux et discuté depuis longtemps de la chronologie de différentes rédactions de ce premier livre. Malgré l'ampleur impressionnante de la littérature de toutes sortes, déjà publiée à propos de l'œuvre de

Froissart, la thèse de Věra Soukupová s'est fixée un triple objectif : de jeter plus de lumière sur la conception historiographique de Jean Froissart, sur ses méthodes de travail et enfin sur la place de sa conception auctoriale dans le contexte de la production historique tardo-médiévale.

Le sous-chapitre concernant l'ancrage identitaire d'ordre régional et « national » de Jean Froissart, ou bien le traitement de la question de savoir à quel type de communauté l'auteur des *Chroniques* pouvait s'identifier, apporte de nombreuses observations intéressantes, mais aussi beaucoup d'invitations à la polémique ou à la discussion. Personnellement, j'adhère à l'interprétation de George Diller en ce qui concerne la conception froissartienne de l'appartenance culturelle et linguistique. Je suis d'accord également avec l'affirmation que l'auteur de la thèse défend à la page 41, que Froissart se définissait par deux sentiments d'appartenance fondamentaux : l'appartenance à la communauté (comprise de façon culturelle et sociale) de la langue française d'abord et puis l'appartenance au territoire de sa ville natale de Valenciennes et du pays de Hainaut. En accord avec les résultats des recherches internationales sur ces questions dont l'étendue s'est manifestée entre autre au cours du congrès de la SHMESP à Prague en 2013 consacré à la nation et aux nations, il est toutefois nécessaire de souligner qu'au Moyen Âge, l'on voit la coexistence de différentes formes d'appartenance et de solidarité collectives, souvent très divergentes. Je suis d'accord avec l'opinion de Věra Soukupová (p. 51) que la langue représente pour Froissart une forme importante de l'appartenance culturelle et je dirais même qu'elle est à l'origine d'une géographie mentale froissartienne. Il s'agit cependant d'un autre type de sentiment que celui formulé par certaines sources rédigées en tchèque au XIV^e siècle et destinées à la noblesse, qui considère la nation comme une communauté des gens d'une même langue.

Le deuxième chapitre (commençant à la p. 64) s'arrête sur le problème déjà maintes fois discuté mais très compliqué des mécènes et « chers maîtres » de Froissart. Comme Věra Soukupová l'a bien vu, le rapport de Jean Froissart envers ses patrons est bien plus complexe et à bien des égards aussi plus relâché que n'était la situation de beaucoup d'autres chroniqueurs du bas Moyen Âge (citons par exemple le lien étroit entre Georges Chastelain et le duc de Bourgogne Philippe le Bon exprimé de façon explicite dans le texte mais aussi par une paie régulière). Věra Soukupová met l'accent – et je pense que c'est à juste titre – sur la personnalité de Gui de Blois (à partir de la p. 76). Il aurait cependant été mieux, peut-être, de mentionner dès ce moment une évolution personnelle remarquable du chroniqueur à l'égard de ce seigneur qu'il n'hésita pas non plus à cacher à ses lecteurs. À la page 121 d'ailleurs, l'auteur de la thèse fournit une caractérisation nuancée des mécènes et patrons les plus importants de Jean Froissart et souligne, légitimement, que deux d'entre eux, qui jouèrent probablement le rôle absolument clé dans sa vie, se voient en même temps dotés d'une valorisation quelque peu ambiguë. Dans le cas de Venceslas de Luxembourg, il s'agit des batailles perdues et de l'absence d'héroïsme chevaleresque traditionnel ; Gui de Blois se voit pour sa part blâmé pour une certaine paresse, une soumission à ses favoris et finalement aussi pour la perte de ses terres héréditaires.

Le titre de la deuxième partie (qui commence à la p. 123) « L'auteur, le récit et la construction de l'autorité » est selon l'auteur de la thèse « un peu provocateur », du moins dans la perspective de la critique littéraire moderne. Comme historien qui se donne pour but les interprétations adéquates des sources littéraires, je ne qualifierais pas cette approche de

provocatrice. Dans la discussion sur la quête de la voix d'auteur médiéval, je pense que la mention de la *Chronicon Aulae regiae*, la chronique de Zbraslav, du milieu tchèque, se trouve en un endroit légitime de l'exposé. Ce texte est en effet connu pour le changement des sympathies de son auteur, Pierre de Zittau, vis-à-vis du roi Jean de Luxembourg, ce qui se laisse lire dans la version autographe préservée de cette chronique.

Dans les passages où Věra Soukupová se concentre sur la place et le rôle de l'identification de soi en tant qu'auteur de la chronique (« La place de la signature auctoriale », à commencer à la p. 147), j'estime importante la constatation, soutenue par ailleurs par des citations concrètes, que Froissart s'identifiait d'abord avec le lieu de sa naissance – la ville de Valenciennes, auquel il ajouta plus tard la référence à Hainaut. Progressivement cependant, il passa à un « modèle mixte » d'identification dans lequel il se définissait au travers de la position sociale acquise et du rapport avec les mécènes et patrons concrets. Sa position sociale pourtant ne consistait pas seulement dans le statut dont il jouissait au sein de la société tardo-médiévale, mais aussi, comme l'auteur de la thèse le souligne à juste titre, dans « le capital social » acquis grâce à ses activités littéraires et historiographiques.

Dans le troisième chapitre de cette partie, voué à la manière dont Froissart se présente dans son texte comme un témoin (« La mise en scène de l'auteur-témoin »), Věra Soukupová se pose la question logique de savoir à quel point il est légitime de dresser une frontière imperméable entre les livres I et II d'une part et les livres III et IV d'autre part, où la présence du « moi » d'auteur est bien plus marquée (surtout à partir du célèbre « voyage en Béarn »). En ce lien, je trouve un peu surprenant – mais cela n'est point une critique – que les passages consacrés à ce voyage et à la cour de Gaston de Foix aient attiré l'attention de l'auteur de la thèse dans une mesure bien plus limitée que toute une foule d'historiens et spécialistes de la littérature.

Le quatrième chapitre de cette partie vouée à « La construction de l'autorité auctoriale » contient tout au début quelques impulsions à la polémique. Avec la référence aux travaux d'Estelle Doudet, Věra Soukupová estime que la naissance du statut d'historiographe officiel à la cour de France en 1437 (Jean Chartier) et en Bourgogne en 1455 (Georges Chastelain) « n'est autre chose que la reconnaissance de l'importance non seulement de l'histoire, mais aussi de celui qui l'écrit ». L'auteur de la thèse reconnaît que Froissart ne jouissait pas d'un tel statut officiel ; elle y voit cependant un historien qui « se situe clairement au cœur de ce développement » (p. 170). Personnellement, je suis convaincu que Jean Froissart était assez éloigné du statut d'historiographe officiel. Dans ce sens pourtant, j'aimerais poser une question qui pourra être discutée pendant la soutenance : selon certains chercheurs, Froissart était un chroniqueur pro-bourguignon. Quel avis l'auteur de la thèse prend-elle vis-à-vis de cette position ? Et comment explique-t-elle l'engouement pour Froissart à la cour de Bourgogne au XV^e siècle (rappelons les manuscrits illuminés tout à fait magnifiques) ?

En ce qui concerne l'utilisation des sources écrites par Jean Froissart (p. 203-255), l'auteur de la thèse a bien évalué, je pense, l'importance relativement minime pour la composition des *Chroniques*. L'hypothèse formulée un peu à la marge dans la note 224 de cette partie est tout à fait pertinente à propos de l'influence indéniable qu'exerçait sur les premiers chapitres des *Chroniques* de Froissart l'œuvre historiographique de Jean le Bel. De

même que Věra Soukupová, j'estime peu probable que Froissart ait élaboré certains passages à partir de sa mémoire du texte de son prédécesseur – à mon avis, il devait avoir à sa disposition une copie.

Dans les passages consacrés aux sources orales des *Chroniques*, j'apprécie la critique à laquelle l'auteur de la thèse a soumis les conclusions de Pierre Tucoo-Chala sur les récits d'Esplan de Lion et Bascot de Mauléon. Moi non plus, je ne pense pas que Froissart aurait fidèlement enregistré les informations reçues. Il s'agissait pour lui d'une construction narrative sophistiquée élaborée par un auteur expérimenté dans sa « forge » avec pour but de rendre son texte plus intéressant et d'attirer l'attention des lecteurs et auditeurs. En ce lieu, une réflexion plus approfondie sur l'histoire célèbre de l'esprit Harton aurait été souhaitable (p. 276). Je ne pense pas qu'aujourd'hui, nombreux soient les chercheurs qui considèrent ce récit comme une expression de la prétendue naïveté de cet auteur du XIV^e siècle. Mais quel est le rôle de cet épisode que Froissart avait refondu dans sa « forge » et inséré de façon consciente dans son texte ? Est-ce l'une de ces « merveilles », histoires extraordinaires et merveilleuses dont les œuvres littéraires – y compris historiographiques – contiennent un grand nombre et que leurs auteurs y inséraient avec des objectifs divers et variés ? Une étude approfondie aurait pu être consacrée à un lien possible entre cet épisode froissartien de l'esprit protecteur répudié et les récits mélusiniens – lien mis en évidence, entre autre, par Laurence Harf-Lancner.

Vers la fin de son travail, Věra Soukupová remarque que la personnalité de Jean Froissart se situe – « si nous acceptons la perspective de Johan Huizinga, à l'aube d'une crise du Moyen Âge » (p. 420). Il est évidemment légitime pour un chercheur sur la culture tardomédiévale de se situer dans la ligne de pensée de ce grand théoricien de « l'automne du Moyen Âge ». En procédant ainsi cependant, Věra Soukupová entre sur un terrain de discussions qui ont pendant plusieurs générations d'historiens exigé déjà beaucoup d'encre. Qu'entend-elle donc personnellement par expression « crise du Moyen Âge » ?

Pour terminer, je voudrais commenter rapidement sur le côté formel de la thèse de Věra Soukupová. Dans ses remerciements, l'auteur elle-même admet que sa manière d'écrire est compliquée et quelque peu difficilement accessible aux lecteurs (« textes denses et pas toujours facilement lisibles »). Il ne m'est possible que de marquer pleinement mon accord avec cette estimation critique. Même les lecteurs spécialistes (surtout si le français n'est pas leur langue maternelle et il y en a un nombre réjouissant dans la sphère de la recherche froissartienne) seraient reconnaissants de constructions plus simples et d'une présentation plus accessible des conclusions et remarques sans nul doute précieuses de façon générale. En d'autres termes, il serait souhaitable d'adopter une approche qui incite et stimule chez les lecteurs leur capacité à saisir un texte important et enrichissant, exactement comme l'a fait de manière réfléchie Jean Froissart dans sa forge. Je me permets donc d'exprimer le vœu que dans son futur travail de chercheur, Věra Soukupová passe plus de temps dans sa « forge » créatrice méditant la forme adéquate de la transmission de ses connaissances et conclusions.

Cette dernière remarque ne change cependant en rien la substance de mon évaluation de la thèse de Věra Soukupová. Avec un esprit critique, l'auteur a abordé une littérature vaste sur le sujet dans les langues diverses et de façon sensible et innovante, elle a su réévaluer un grand nombre de passages de cette source étudiée encore et toujours. Les résultats de sa recherche confirment l'estimation apparemment paradoxale qu'a formulée Michel Zink et à laquelle j'adhère moi aussi : « La difficulté avec Froissart est qu'il est trop connu sans l'être

assez ». Je considère que la thèse de Věra Soukupová est une contribution précieuse aux études froissartiennes et je recommande sur cette base – après réaction aux questions que j’ai posées à l’auteur et après discussion – de lui décerner le grade de docteur.

Prague, le 20 janvier 2017

Prof. PhDr. Martin Nejedlý, Dr.